

# CAPRICE REVUE

Administrateur : Léon PLAIDE.

TOUT ce qui concerne le journal doit être adressé  
rue des Vingt-Deux, 16, à Liège.

Directeur : Maurice SIVILLE

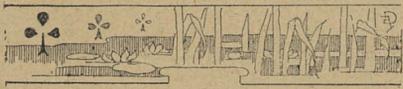
ABONNEMENT : Un an, fr. 6-00 ; étranger, fr. 8-00.

ANNONCES-RÉCLAMES  
ON TRAITE A FORFAIT.



SOMMAIRE

Edg. d'Hont, J. Cambresein,  
L. Baues, Fr. Maréchal,  
A. Mataive, — Portraits, Ewertuod.  
Nos portraits, M.  
In finem, Bouff.  
From home, Aug. Vierset.  
Près de la Meuse, Jos. Sacré.  
Imagerie japonaise, Georges Bluet.  
C. Q. F. D., Melek.  
Chronique musicale, P.  
Chronique des théâtres, Sphinx. - Moriski.



Nos portraits.

Cy, en 1<sup>re</sup> page, les portraits des Cinq dont les œuvres seront visibles en la salle de l'Emulation, dès le 10 février.

Le fait seul d'exposer à Liège, où l'on refuse de subsidier tout ce qui n'est pas courses dans des sacs ou réunions orphéoniques, vaudrait à ces Jeunes la sympathie de *Caprice Revue*.

Au n° prochain le compte-rendu de leur Salon.



In finem.

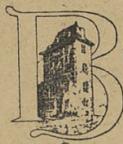
Aux corbeaux!

Je voudrais pour mon âme ulcérée et maudite  
La vieille bonne mort sans affres ni douleurs,  
Celle qui vient nocturne, ainsi qu'une ombre en  
Pendant l'ultime rêve et sans prière dite. [plours  
La mort douce qui clôt comme des linéols vierges  
Les paupières d'antan sur les yeux révolus,  
Et qui seule avec moi, loin de chagrins voulus  
Au flambeau de ma Vie allumerait des cierges.....  
Les cierges de l'église où les orgues mystiques  
En vain joindraient leurs voix à la voix des cantiques  
Vers mon âme d'athée hilare en son cercueil,  
Tandis que des amis lècheraient la patène  
Et qu'ensuite ils iraient ensevelir ma haine  
Sous un tertre sans croix, sans discours et sans deuil  
Janvier 89.

BOUFF.

AUG. BÉNARD, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

A PARAITRE :



BRANLANTES

frontispice et 20 eaux-fortes de  
LOUIS MOREELS  
texte de MAURICE SIVILLE

édition mignonnette de grand luxe,  
caractères elzeviriens.

Avant que disparaissent à jamais les quelques bicoques du vieux Liège, il a paru intéressant de noter en une édition de bibliophile ces tant joliettes parleuses du passé.

From home.

III.

Poussé par un flux de promeneurs nous voici aux portes d'un parc clôturé, dont lentement s'animent les allées ombreuses. Autour d'un kiosque illuminé où, sous l'éclat du gaz, chatoient les rouges tuniques militaires, la foule se masse, houlé bruisant à peine sous la molle et voluptueuse caresse des notes voltigeantes. La lune s'est retirée derrière les gris amas de nuage, nous déroband l'éparpillement des villas coquettes sur la droite en pente de l'avenue; d'arbre en arbre, ceignant la pelouse d'une multicolore guirlande, les mélancoliques lampes vénitiennes se balancent à la brise, et tandis que, fantasques, papillonnent les arpèges ailés, l'une d'elles, solitaire, soudain flambe et crépite, trouant

l'obscurité de son brusque sanglot lumineux...

IV.

Dans un public-house du *Markel-square, Church street*, derrière le comptoir où s'alignent les gobelets d'étain et les verres d'ale, de gin et de whisky, cachant à demi l'entassement pyramidal des tonneaux, se prélassent une monstrueuse masse humaine dont le tronc débordant de chairs s'affaisse en plis lourds sur d'énormes cuisses bombées. Une tête bouffie, à triple menton, aux clignotants yeux de faïence rappelant assez la réjouissante trogne du moine mis à la graisse de la « Légende d'Uilenspiegel » s'enfonce mollement en l'ampleur des épaules, fantastiques gigots que terminent de grosses mains pataudes, aux doigts en boudin. Une mignonne femme alerte sert les clients auprès du colosse immobile, et gentiment, quand nous prenons congé du phénomène, nous prie d'envoyer du monde à « Thomas Longley, the wonder of the age, the heaviest man of the world, who turns the scale at 40 stones — 14 lbs. to the stone — » comme le fait obligeamment remarquer le prospectus.

AUG. VIERSSET.



Près de la Meuse.

Aquarelles.

Eh! hue! la brosse et vivement!  
Sur le pont de Longdoz passent les balayeuses.

Sur le dur pavé bruissent les balais qu'elles traînent fatiguées, soutenant à peine, de la main pendante, l'extrémité du manche. Ainsi s'évoque le souvenir d'un retour de sorcières, de quelque lointain sabbat, tenant en laisse leurs montures fourbues!

Les conduit « le Maître » : policier énergique et brutal, au bâton de coudrier tenu au bras, au chapeau de paille éternel, au sarrau débleui, délustré, au léger pantalon de toile.

Le long du quai, elles vont : frottant et balayant, secouant dans l'air la poudre de la rue, les voilà qui s'estompent en grisaille d'un nuage poussiéreux.

Il en est de vieilles, il en est de jeunes : au verbe haut, aux hanches larges, misérables toutes, ridées ou flétries, aux bas ajourés par l'usure, aux jupons rapiécés, aux corsages effacés sous des lambeaux de tricot dont la laine s'effiloque, lamentable; les bras et les mains défendus parfois contre les cuisantes halénées de la bise par quelque vieux bas ayant changé d'usage.

Elles poussent devant elles, comme un sillon mouvant, les poussières du chemin.

Eh! hue! du balai. Alerte les enfants et vivement!

La boue, le crottin, les débris de la rue, de tout et de tous, émiettant au passage quelque chose d'eux-mêmes, raient le chemin d'une longue bande qui s'allonge et grossit.

Une halte!... Devant les femmes sordides, la barre minuscule s'élève.

Un chariot : les rangs s'ouvrent : passent le cheval, l'homme, le chariot!

La barre est rompue, éparpillée sous les pieds du cheval, montrant le sillage des roues, les pas pesants du charretier.

Sous les balais nerveux, aussitôt se refait, se ramasse, s'amoncele : voilà un tas.

Tantôt viendra le tombereau qui l'emportera, — le vent d'orage ou de bise, peut-être aussi, qui, tourbillonnant, remettra dans la rue le semant, le monticule des choses délitées.

Eh! hue! du balai!

Avançant toujours les balayeuses! Dans le lointain bientôt, la besogne achevée, s'en vont les femmes.

Derrière le policier, les balais étalent maintenant par dessus les têtes, leurs ramicules en panache.

Et ainsi se montre à l'horizon, comme une caricature d'esclaves orientaux, dépenaillés, agitant, derrière quelque pauvre sultan, leurs éventails ocellés.

\*\*

Au bord du fleuve qui passe, brailant au soleil, calme et silencieux entre les hautes lignes des quais, s'étendent, blanches mouettes, les accortes lessiveuses.

Sur les pierres, au mur d'appui, sur la tringle des garde-fous, le linge blanc, essangé, s'essore.

En avant la buée! Flic! Floc!

Dans l'eau, le linge tombe! Floc!

Tôt ressort!

Sur les poignets nerveux qui rôsissent au froid, il se frotte, se frotte, s'exsanie et blanchit.

La dure toile, rugueuse, décrépie, s'assouplit et s'évide.

Le savon mousse, et sa mousse poudrifiée met sur l'incarnat des mains calleuses, gercées, ses lactescents écumes.

C'est presque un lys, sur lequel serait tombée une goutte de sang vermeil.

En avant la buée! Flic! Floc!

Dans l'eau, le linge ensavonné tombe! Floc!

Il se trempe et s'aiguaye! Le fleuve se fleurit des blanches bulles écumanantes, comme d'albes nénuphars bientôt flétris dans la coulée des eaux.

Voilà les toiles rincées, sortant de l'onde qui bouillonne, ruisselantes, immaculées, pareilles aux grandes ailes, qu'au milieu des eaux les cygnes parfois déploient.

Eh! hue! la femme! Le linge se tord, l'eau sur la pierre retombe, sautille en cascades minuscules, s'écoule en mince filet entre les cailloux du bord, rendue ainsi au fleuve qui flue, portant indifférent à l'Infini, les souillures et les fleurs.

La manne d'osier s'emplit, les tines sont vidées, voilà la lessive finie!

Un coup de main!...

Et la hottée, bien arcboutée aux hanches, fières s'en vont les femmes aux bras nus, aux poignets durcis, aux mains crispées sous la morsure des eaux.

Dans le lointain bientôt elles s'effacent, pareilles à d'antiques Canéphores.

JOS. SACRÉ.



Imagerie japonaise

PAR JULES DESTRIÉE.

Mme Veuve Monnom, éditeur, Bruxelles.

En une superbe édition de bibliophile est récemment parue « l'Imagerie japonaise » de ce curieux d'art raffiné qui a nom Jules Destriée.

Dans son premier livre « Lettres à Jeanne », publié à deux ans, certain chapitre, l'irréparable, tout en gardant l'exacte et particulière notation des premiers essais de l'auteur, dévoilait déjà l'analyste subtil et inquiet, l'amoureux des sensations étranges et compliquées qu'une merveilleuse étude sur Odilon Redon, parue dans la *Jeune Belgique*, achevait de nous révéler.

L'Imagerie Japonaise, écrite d'après des estampes d'Iesso et du Nippon est une série de transpositions cherchant à rendre par les mots l'impression toute particulière de ces œuvres exotiques. « D'autres transpositions suivront, d'après des maîtres primitifs ou des modernes, et aussi d'après des musiques; égoïste collection de reflets et de souvenirs d'art, que des notes critiques devront, parallèlement, expliquer et compléter. »

C'est, dans ces poèmes descriptifs, un splendide tableau de la vie japonaise, un éblouissement d'étoffes soyeuses, rutilantes de pierreries, d'illuminations féériques, d'oriflammes et

d'étendards claquant au vent, de jonques en flottille balançant sur les flots bleus leurs guirlandes de fleurs et de lanternes versicolores, de paysages crépusculaires que le fier Samourai traverse, la main sur ses sabres, et où rêve la princesse olivâtre aux sourcils peints et aux dents noires; c'est tout un fantastique mirage de batailles éperdues, de visions stupéfiantes, de ciels violets où s'élèvent les cigognes allongées, tout le mystère des soirs baignés de silence et de lune, de forêts grouillant de peurs inconnues et de grands Bouddhas songeurs dressant leur rigidité de pierre sous quelque dôme vert enchevêtré de lianes.

La langue est souple, riche et sonore, extraordinairement précise, fastueusement déroulée dans l'*Offrande*, ce chef-d'œuvre, comme un satin incrusté de bijoux, nette, vibrante, incisive dans la *Princesse*, adorablement délicate dans la *Soir et le Nid*, nerveuse et éblouissante, concise toujours, pailletée de comparaisons inattendues frappantes d'originalité et de justesse, et certains des poèmes, le *Spectre*, *Obsession*, *Celle qui revient*, le *Pêcheur*, exceptionnellement remarquables nous font d'autant plus vivement désirer la suite impatientement attendue des futures transpositions.

GEORGES BLUET.

LA BANDE A BEUCANARD

Une bagarre à la *Batte*, dans un concert du quai, une séance chez *Maria* et un enlèvement auquel participe un très respectable greffier d'un tribunal de première instance.

Imprimé tout cela en une exquise édition enveloppée d'une couverture dessinée par Emile Berchmans.

Mise en vente au prix de 50 centimes!...

C. Q. F. D.

A mon ami Champal.

La ville était divisée en Struglistes et en Druglistes.

Les Struglistes avaient à leur tête M. Strugle.

Les Druglistes, M. Drugle. M. Strugle et ses partisans formaient la « Société impériale de la paix ». Ils rêvaient le retour de l'âge d'or et, dans un avenir plus ou moins proche, la réconciliation des races ainsi que la suppression des discordes et des frontières politiques.

M. Drugle et ses partisans formaient la « Ligue de la Guerre ». Ils laissaient la terre à l'âge qu'elle accuse actuellement et gardaient l'inébranlable conviction que, fatalement, de temps à autre, les rois où les peuples crèvent leur poche à fiel et se précipitent l'un sur l'autre pour se dévorer.

Il y avait bien dans la ville une troisième catégorie d'êtres qui se souciaient de Strugle et de Drugle comme de Colin Tampon, mais c'était l'infime minorité.

A l'époque où commence cette histoire, la « Société impériale » comptait six années d'existence; la « Ligue », cinq années seulement.

Strugle entra dans son quarantième hiver.

Drugle dans son trentième.

Une haine sourde couvait entre eux.

Cette haine, graduellement, s'éleva à la hauteur du paroxysme, et ils éprouvèrent le besoin de s'injurier.

Dans ce but, ils fondèrent chacun un journal.

L'organe de la paix eut nom « la Branche d'olivier » celui de la guerre « la Caronade ».

L'un paraissait le mercredi; l'autre, le samedi.

Ce fut d'abord, de part et d'autre, une légère fusillade, de l'ironie gracieuse....

Ils tiraient à blanc.

La lutte était courtoise et de bonne maison.

Au cinquième numéro, la feuille Strugliste donna air à l'entrefilet suivant :

« Il nous revient que le casseur d'assiettes, qui se donne un mal de nègre pour diriger en notre ville une feuille sans nom a été condamné le 21 juin 184.

par le tribunal correctionnel d'E. pour rébellion envers les agents de la force publique.

« C'est une vocation que la guerre chez ce bouillant Achille! »

Entrefilet auquel « la Caronade » répondait par le suivant inséré sous la rubrique: « Anecdotes »:

« N'est-ce pas ce vieux singe de Strugle qui le 22 juillet 184. a été surpris en flagrant délit d'adultère et traîné pour ce motif devant les tribunaux? »

« Cet antique satyre, partisan de la paix, troublant la paix des ménages! C'est un comble! »

Une fois ce ton-là pris, cela ne discontinua plus.

Les abonnés furent bientôt au courant des mœurs respectives de MM. Strugle et Drugle.

Grâce à un reportage ingénieux on sut que le champion de la paix avait des cors et qu'il se teignait la barbe; on apprit que Drugle avait une tache de beauté dans le dos et que vers l'âge de vingt-neuf ans il avait avalé la moitié de son ratelier.

Mais le vocabulaire de l'injure toucha à sa fin, les détails intimes et piquants manquèrent.

Et la lutte devint monotone.

Si Strugle lançait une brochure verte, Drugle lançait une brochure jaune.

Si Strugle annonçait dans ses faits divers un feu de cheminée, un crime ou un accident de voiture, Drugle annonçait une inondation, la naissance de deux jumeaux ou une ascension de ballon.

Et les guerres n'en continuaient pas moins à éclater à droite et à gauche.

Si bien que les Struglistes en vinrent à se demander à quoi servait leur parti.

Drugle saisit l'occasion aux cheveux et dans un article de grande allure demanda lui aussi, au directeur de « la Branche d'olivier » comment il entendait arranger le monde pour faire refléurir la paix universelle.

Il le convia à une joute oratoire, se faisant fort, lui Drugle, de prouver que la guerre devait être, qu'elle était aussi nécessaire que les marées et les gendarmes, qu'il n'y avait pas plus de raison de la supprimer que de supprimer la lune, les étoiles ou les animaux ovipares.

L'infortuné Strugle qui avait vraiment songé à tout, sauf au moyen de faire refléurir la paix, accepta le défi de son adversaire.

Les colleurs d'affiches se mirent en campagne, on aménagea une salle de danse, on sema les circulaires, on fit appel au petit noyau qui se souciait de Strugle, etc... le petit noyau resta plus indifférent que jamais.

Les têtes s'échauffaient.

On restait au café, tard, très tard, à supputer les chances de succès des deux adversaires, on prenait des airs fendants, on faisait sauter les verres sur les tables.

Et quand l'aurore du grand jour se leva, mille Struglistes et mille Druglistes se levèrent avec la pensée que le jour ne s'achèverait pas sans quelque chose de grand.

Chacun s'arma pour sa propre sécurité.

Les uns songeaient: « Ces Druglistes... on ne sait jamais... des gredins! »

Les autres: « Ces Struglistes, malgré leur amour du désarmement... prenons des précautions! »

Les portes du local donnèrent passage à ces deux mille hommes armés jusqu'aux dents.

Les « Branche d'olivier » à droite les « Caronade » à gauche.

Aufond de la salle s'élevaient une tribune bleue et une tribune rouge, une grande sonnette et une petite sonnette, une carafe blanche et une carafe verte.

Strugle entra d'abord.

Ce fut un délire à droite, une tempête de sifflets à gauche.

Drugle entra le second.

Ce fut un délire à gauche, une tempête de sifflets à droite.

L'auditoire avait la fièvre, cette fièvre gagna les orateurs.

L'homme à « l'âge d'or » parla.

Sa voix était douce et insinuante.

Il dit tout son rêve d'homme pacifique, toutes les insondables joies de la Concorde, puis en guise de péroraison il fit de lui-même un tableau touchant:

« Triste, en butte aux haines de ses contradicteurs, accusé de faiblesse ou de lâcheté... »

« Lui! lâche? »

Et il se redressait.

« Lâche!... mais il avait vécu sans faiblesse toute une vie de misère, il avait crié haut et ferme ses idées, sans voir, sans craindre, en dépit de la meute hurlante, à travers les sarcasmes et les anathèmes.

Lâche?... mais s'il tombait, il tomberait honnête en pressant sur son cœur saignant l'étendard de son parti, son linceuil peut-être, mais incontestablement la preuve d'une existence sans tache, l'indice d'une belle âme follement éprise de pacification et de mansuétude et que la pacification et la mansuétude ont consommée. »

Les Struglistes poussèrent de véritables hurlements de triomphe.

Puis un glacial silence tomba.

Drugle, par contenance, buvait dans sa carafe verte.

Au bout d'un instant il agita la sonnette et commença.

Drugle à l'organe puissant, ses r sonnèrent à l'instar d'un rang de tambours, ses s évoquent le sifflement des crotales et il ponctua sa phrase en assénant d'imaginaires coups de tomahawk à sa tribune rouge.

Ses gestes ressemblent à des signaux de détresse.

S'anime-t-il, les veines de son cou gonflent, les yeux lui sortent des orbites; s'apaise-t-il, sa voix devient sourde comme un lointain tonnerre d'opéra comique.

C'est le type du parfait orateur

La rage monte à l'âme des Struglistes.

Le tribun avoue n'avoir pas bien saisi la métaphore finale de son éminent contradicteur; il n'ose pas insinuer que cet homme doux a pris du poison avant de venir, bien que la dite métaphore semble un adieu de la vie.

Il démolit une à une les chimères struglistes, produits d'une imagination malade.

« N'y eut-il que deux hommes au monde dit-il, ils se battraient; »

N'y en eut-il qu'un, il se casserait la tête contre le mur.

Toute créature naît avec le génie de la destruction.

Depuis Dieu (et il y a longtemps!) la guerre est la grande loi.

Vous ne m'ôtez pas cela de l'esprit que je ne puis battre personne!

Tout peuple existant doit, à un moment donné, massacrer un autre peuple ».

« Ça dépend! fit observer presque involontairement un Strugliste.

Drugle rugit: « Qui a dit: ça dépend! »

— « Nous » clamèrent les Struglistes.

« Ça ne dépend pas » répondirent les Druglistes.

— « Dépend! »

— « Dépend pas! »

Ce fut à qui crierait le plus fort.

Les coups suivirent les mots et tombèrent dru.

On sortit les casse-tête, les revolvers, il y eut une hécatombe insensée, on s'écrasait, on se foulait aux pieds.

Le sang coulait.

Strugle avait bondi sur Drugle et s'occupait à lui arracher les yeux.

L'odeur de la poudre grisait ce pacifique.

— « Homme sanguinaire, boucher, hurlait-il. »

— « Vous l'avais-je pas dit, murmura Drugle presque aveugle...! »

Il faut des guerres!

MELEK.



Chronique musicale.

AU CONSERVATOIRE.

Dimanche, audition, pour instruire le peuple: Bach, Händel, Mozart, voilà la Science du Bien, Toussaint Radoux et Dupuis, voilà la Science de l'Assez Bien.

C'est pas laid la *Suite* de M. Dupuis; un peu trop tutu-panpan, trop charcuté. Mais du moins ce n'est pas trop long. Ainsi l'*Intermezzo* est si court qu'encore un peu il n'existerait pas.

Des *Concertos* de Bach et Händel pour piano ou hautbois rien à dire que beaucoup de bien. N'insistons donc pas de crainte d'empiéter sur les attributions des béneiseurs attirés des « feuilles respectables. »

MM. Duyzings et Debeve, le Rempart du Midi et l'Anguille Liégeoise ont fait une « partie » en plusieurs parties d'une fantaisie peu fantaisiste de Rubinstein.

Les chœurs (ils ne mourront pas d'hypertrophie) ont redit deux vieux morceaux beaux et bien chantés d'ailleurs.

Et pour finir des variations injusticiables de Toussaint Radoux sur un thème déjà suffisamment varié par Brahms. Il y a là dedans des *tutti* comme à la procession de Ste-Foi.

Quelques détonations, ingénieusement syncopées, ce serait complet.

P.



Chronique des Théâtres.

AU THÉÂTRE DE LA BOURSE

La Mascotte.

Grand, très grand succès, au théâtre de la Bourse pour l'excellente reprise de l'œuvre d'Audran, dont la vogue est loin d'être épuisée à Bruxelles, paraît-il!

Nos sincères compliments à M. Durieux, pour la mise en scène, des plus soignées, et pour la façon artistique et intelligente dont il conduit l'orchestre et les chœurs. Il y a là un ensemble, une discipline qui font plaisir à voir... et surtout à entendre.

A côté du Rocco des anciens jours (Potier) qui a retrouvé tout son succès d'autrefois, signalons la verve endiablée de Mme Reine Bettina, la drôlerie du nouveau Laurent XVII (Druart), la jolie voix de ténor du prince Fritellini ainsi que celles de M. Hérault et de Mlle Théves.

Pour donner une idée de la haute satisfaction du public, disons que la plupart des morceaux ont été bissés.

Bref, grand et légitime succès qui fait présager de fructueuses recettes à la direction.

B. NOITON.

THÉÂTRE ROYAL.

Pépa.

C'est le 9 février que la troupe de M. Paul Deshayes, qui vient d'obtenir un si grand succès en jouant *Le Parfum* au Pavillon de Flore, donnera au Grand Théâtre, une seule représentation de *Pépa* la nouvelle pièce de M. Henri Meilhac, de l'Académie Française, le grand succès actuel du Théâtre Français. Le public liégeois reverra avec plaisir, dans cette pièce, un de ses enfants gâtés qui a fait si longtemps les délices du Gymnase. M. Pierre Manin, jouera le rôle principal de M. de Chambreuil, créé à Paris par M. Frédéric Febvre.

Mlle Marie Laure, de l'Odéon et Mlle Augé du Gymnase, joueront les rôles de Mme de Chambreuil et de Pépa. M. Jaeger jouera l'étourdissant rastaquouère; les autres principaux rôles par MM. Galabert, Richet, Conti, Veillet.

On commencera par *Suzanne et les deux vieillards*, la comédie en 1 acte si fine et si délicate de M. Henri Meilhac.

C'est M. Paul Deshayes qui nous a fait connaître l'année dernière *L'abbé Constantin*.

AU GYMNASÉ.

Trois premières encore cette semaine au Gymnase: *Serge Panine*, *O les femmes!*, *Madame attend Monsieur*.

Deux autres à l'horizon: Samedi 16 au bénéfice de M. Mandar,

*L'Abbé Constantin* et le jeudi 21 *La ferme des Aulnes* de MM. Sauvenière et Hutoy. Pour cette première les personnes qui ont fait retirer leurs places, doivent en retirer les coupons avant le 12 février si elles veulent conserver la priorité.

AU PAVILLON DE FLORE.

Le Parfum.

Une troupe française dont les artistes s'équivalent en perfection. Une œuvre piquante au possible, où la gaularie est poussée à ses dernières limites. Quoi de plus pour attirer la foule, cette inconséquente, qui passe tout sur la scène, mais qui s'élève en clameurs souvent saugrenues lorsque l'on attende à son bourgeoisisme ancré.

La pièce de MM. Blum et Toché ne vit que de ces situations équivoques et fausses presque toujours. Qu'est-ce donc cette épouse s'imaginant avoir trompé son mari sans le savoir, à qui ne vient même pas la pensée d'une indignation bien naturelle, puisqu'elle l'aime, ce mari. Tout le second acte roule sur son projet de fuite du domicile conjugal pour aller vivre tranquillement en province avec son amant ou du moins avec celui qu'elle croit l'avoir été sans prime intention. Faux, archi-faux.

*Le Parfum* doit son succès, nous le répétons, à ses mots et situations visés, poussés à l'extrême, et à la façon de rendre celles-ci et de dire ceux-là.

Honneur aux artistes qui font vivre l'œuvre!

SPHINX.



La Pléiade

Journal littéraire mensuel.

Abonnement 5 fr. l'an, 33, rue des Paroisiens, Bruxelles.

Sommaire du premier no:

Au lecteur; Mauvais conseil, Albert Giraud; Vers, Alb. Arnay; La Morte, George Garnir; Vers, Fernand Severin; Féline, Seul dans la Nuit, Jean Boels; Deuil, Fernand Roussels; Les Bœufs, F. Baudoux; Les Enfants Morts, Ch. Sluyts; Une page de Vie, P. Lacomblez.

L'BATON D'CHAISE

Paraît tous les mercredis à Bruxelles et publie d'affriolants dessins signés Armand Lynen et Jean Dardenne.

0-15 le no

La Wallonie

Revue mensuelle de littérature et d'art 26 ANNÉE

Comité de Rédaction: ERNEST MAHAIM, ALBERT MOCKEL, PIERRE-M. OLIN, MAURICE SIVILLE.

Bureaux rue Saint-Adalbert, 8, LIÈGE

ABONNEMENTS: 5 frs l'an. Union postale, frs. 6.50. Envoi d'un No spécimen contre 50 centimes

AUG. BÉNARD, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

COUR D'OGNON

Tableau naturaliste en deux actes.

Prix: 1 fr.

Pour recevoir franco, fr. 1-10 en timbres-poste.

→#←

Cours élémentaire de Langue Néerlandaise

A L'USAGE DES WALLONS

ayant fait des études primaires

par M. SNYCKERS, Directeur des Études à l'Institut royal des Sourds-muets et des Aveugles, chargé du cours de flamand à l'École supérieure d'adultes de la ville de Liège.

Première partie: Étude de la proposition.

Cartonné, 0-75.

Deuxième partie: Étude de la phrase. Id. 0-75.

Imp. Aug. Bénard, Liège.

